

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

Vous allez entrer dans ce métier au moment où je vais en sortir. J'éviterai cependant les conseils du « vieux ». Je risque d'autant moins de tomber là-dedans que vous allez travailler dans un univers qui ne ressemble pas à celui dans lequel j'ai exercé. En fait, je vais essayer de charpenter ma réflexion sur mon expérience au *Monde*, mais pas uniquement. Je voudrais vous dire aussi que lorsque j'ai commencé dans le journalisme, en 1974, il y avait déjà une crise de la presse qui m'a toujours fait penser à la crise du théâtre -toujours au bord du gouffre mais jamais dedans-. Je peux donc dire que c'est un métier à risques, que c'est tant mieux, et qu'il ne faut pas vous laisser intimider par cela. Vous pénétrez dans un univers qui est bouleversé par rapport à celui dans lequel je suis entré, mais c'est dans le bouleversement et dans ces périodes de transition aussi qu'apparaît la créativité, et que se multiplient les plateformes où peut s'exercer « le » journalisme.

Je voudrais charpenter le moment qui m'est donné en trois parties. Dans une première partie, je vais essayer de vous décrire ce que je connais un peu, c'est-à-dire le paysage médiatique dans lequel vous allez entrer. Dans une deuxième partie, je verrai comment, au *Monde*, nous avons dû évoluer, changer et comment nous cherchons encore, non pas un modèle, mais une nouvelle manière de faire notre travail. Enfin, dans une troisième partie, je souhaiterais vous parler de certaines petites choses, un savoir-faire singulier que les non-journalistes n'ont pas et qui fait notre spécificité.

Je suis né dans une famille de la bourgeoisie parisienne. Mes parents lisaient deux quotidiens chaque jour. Quand je revenais de l'école avec mon frère, j'achetais ces deux

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

journaux et une baguette de pain. A la maison, on lisait *Paris Presse* et *Le Monde*. Mes parents étaient autodidactes l'un et l'autre, mais ils appartenaient à la bourgeoisie. Je doute qu'aujourd'hui, dans la région parisienne, dans les familles du même milieu social, on achète encore deux quotidiens, j'en doute beaucoup. Quand je suis entré à *Europe 1*, en 1974, trois radios généralistes se faisaient concurrence. Il y avait deux ou trois chaînes de télévision publique. Il y avait deux hebdomadaires généralistes, plus *Paris Match*. Il y avait plus de quotidiens régionaux, plus de titres nationaux, dont *Le Figaro* et *Le Monde*, et plus de petits journaux dont peu ont survécu. Le web n'existait pas, les radios et les télévisions d'info continue comme *CNN*, *LCI*, *iTélé* n'existaient pas non plus. Il n'y avait pas toute la floraison de télévisions qui se sont créées depuis, il n'y avait pas l'immense réseau du web, twitter, l'iPhone, il n'y avait rien de tout cela. C'était un paysage médiatique complètement différent, qui n'était pas forcément plus simple ou plus sain, ce sont des jugements de valeur qui ne nous intéressent pas. Mais on peut dire que la multiplication de ces supports nous a projetés dans un paysage d'une inflation que j'appelle le *fast news*, la nouvelle rapide. Ça peut être bien fait ou mal fait, mais il faut que ça aille vite. Ça peut être un journal gratuit, un message sur mon portable, sur twitter...

Vous êtes dans cet univers-là et ça a une conséquence, vous allez vous adresser à un public qui, à tort ou à raison, pense qu'il est informé, qui a la perception qu'il sait déjà les choses et c'est de tout cela que découlera la manière singulière dont vous allez devoir travailler. C'est ainsi, que cela nous inquiète ou pas. Comme on dit en anglais : « Si vous ne supportez pas la chaleur, il ne faut pas entrer dans la cuisine ». C'est ça, le public que vous allez avoir, c'est un public qui pense qu'il a déjà été atteint de manière intellectuelle ou sensorielle par les grands éléments de l'information du jour qu'elle soit locale,

nationale ou internationale. Et si, en plus, il est doté d'un ordinateur portable, il a non seulement cette perception, mais il en a une autre, celle de l'interactivité. Elle n'est pas forcément plus fondée, mais peu importe. Elle est pour vous une réalité avec laquelle vous aurez à faire. Votre lecteur pense que son temps est compté. Il rentre à la maison. Il va trier ses messages, il va aussi aller regarder deux ou trois « trucs » qu'il a aperçus à la télévision. Le temps qui était celui de la lecture, ce temps-là, notre public l'a réduit au fil du temps. Vous allez, par exemple, opérer avec deux autres éléments qu'il faut que je rappelle. Vous allez opérer sur fond de perte de confiance dans les grands médias, en tous cas dans beaucoup de médias. Il y a tous les ans, depuis très longtemps, je crois un quart de siècle, un sondage annuel publié dans le quotidien *La Croix*. Et ce sondage mesure la crédibilité que le public accorde aux médias journalistique. Et il s'avère que les gens ont de moins en moins confiance en nous. Ils ont le moins confiance, vous me permettrez de dire « bizarrement », en la presse écrite. Ils lui préfèrent la radio, la télévision.

Je ne suis pas là pour porter des jugements, mais c'est comme ça parmi tous les grands acteurs collectifs d'un pays comme la France, et dans toute l'Europe de l'Ouest, la perte de confiance est flagrante. Le crédit que les citoyens accordent dans leurs médias, leurs institutions, n'a cessé de baisser, à tort ou à raison, mais c'est comme ça. Les grands intermédiaires sont moins crédibles, sans doute en partie par leur faute, et les médias ont été assimilés à ces corps intermédiaires. Ça non plus, vous ne pourrez pas l'ignorer, ça sera un des éléments dans lesquels vous serez amenés à opérer. Et ça sera une dynamique que vous allez devoir renverser -ce qui est possible-.

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

Enfin, j'ajouterais un dernier élément qui va caractériser votre public, c'est un public qui ne croit plus au cours magistral. Ça fait partie de la crise de confiance mais c'est plus large que ça. On a appelé ma génération -je suis né en 1950-, la génération d'après-guerre. On dit de cette génération qu'elle a eu une éducation dure, puis une vie facile, et ce n'est pas faux. Nous avons appris à l'école de manière non-participative, nous avons appris avec le cours magistral, nous avons appris de haut en bas. Et, que vous en soyez conscients ou non, ce n'est pas exactement la manière dont vous vous formez et dont vous vous formerez à l'avenir. Vous le ferez de manière beaucoup plus participative, de manière beaucoup plus interactive, de manière moins magistrale. Et sans doute sur une durée de temps plus longue. Mais ça aussi, ça a pesé sur les médias. C'est-à-dire que lorsque j'étais jeune, on pouvait dire que pour toute une partie de l'électorat français, les conservateurs, *Le Figaro* exerçait une sorte de magistère. Les gens qui votaient pour cette sensibilité suivaient les prescriptions de ce journal. Non seulement *Le Figaro* reflétait leur point de vue, mais ils s'immergeaient dans la manière dont *Le Figaro* exerçait son travail sur la réalité politique, économique et sociale du pays.

A côté, *Le Monde* exerçait un magistère à l'égard du public de gauche. C'est-à-dire que, grosso-modo, les gens qui votaient à gauche, et même au-delà, et sur un spectre assez étendu de la gauche, se reconnaissaient dans *Le Monde* ou *Le Nouvel Observateur* ou *L'Express*. Il y avait comme ça, si vous voulez, des « menus idéologiques », au sens le plus large du terme, qui guidaient certaines fractions de l'électorat. Ça ne marche plus comme cela maintenant. L'électorat s'est éclaté, le comportement électoral n'a plus cette fidélité ça marche à la carte, à tel point que pour des journaux comme *Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*, fonctionnent différemment à Paris et en dehors. Quelqu'un qui nous

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

achète « régulièrement » nous achète, en fait, au maximum trois fois dans la semaine. Le lundi, ce sera effectivement *Le Monde*. Mais le mardi, ce sera *Libération*, le mercredi *Le Figaro*, le jeudi *Le Monde* (parce qu'il y a *Le Monde des livres*). Et le weekend, il choisira entre *Le Monde* et *Le Figaro* parce qu'il y a un magazine de mode d'un côté, un autre supplément de l'autre...

De même que l'électorat s'est émietté, le lectorat des journaux s'est émietté aussi. On n'est pas dans un système on l'on respecte le « menu » dont je parlais tout à l'heure, on est dans un système de reconnaissance à la carte, et ça non plus, vous ne pourrez pas l'ignorer. De même, si vous prenez, par exemple, la courbe de lecture du *Figaro* ou du *Monde*, vous verrez qu'elle se confond au fil du temps avec la montée de l'abstentionnisme. L'investissement dans la lecture d'un journal n'est assurément plus le même. Il est beaucoup plus « fonctionnel ». Il est beaucoup plus terre à terre et beaucoup plus neutre, impavide,. En anglais, on dirait « mature of acte ».

Et moi, j'ai commencé à faire du journalisme dans un monde -et un « *Monde* »- doté d'un public qui n'a rien à voir avec le public qui va être le vôtre. Vous n'y échapperez pas et, rassurez-vous, ça présente des opportunités, ça a des avantages et des désavantages, mais il faut le savoir, vous allez entrer dans un métier qui connaît pour le moment une perte de crédit. Vous allez entrer dans un métier qui s'est exercé d'une autre manière et qui a su trouver ses lecteurs, son assise d'une autre façon. Vous devrez donc opérer différemment. Vous aurez à recréer les mêmes éléments, la complicité avec une audience, la complicité avec une partie des citoyens, etc.

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

Si je prends la journée d'un lecteur parisien, mais c'est certainement vrai partout, il écoute la radio, *France Inter*, *France Culture*, *RTL*, *Europe 1*. Ce lecteur type prend le métro ou le bus, et là, il va lire un gratuit. Les gratuits que je connais sont plutôt de bonne qualité, ce ne sont pas des « *people* », ce n'est pas non plus de la presse trash ou tabloïde à l'anglaise, même s'ils ont le même format. Il s'y trouve des sujets choisis, c'est même assez sérieux, on peut y lire un résumé de l'actualité institutionnelle et même des reportages. Ça remplit assez bien sa fonction, me semble-t-il. Puis le lecteur est à son bureau et il y a beaucoup de chances pour qu'il fasse au saut sur cette formidable machine qu'est le web. Il va se connecter au web qui est une radio silencieuse. Si je m'intéresse au Proche-Orient, il y a trois ou quatre sites que je connais et je sais que je peux, sans faire de bruit, sans déranger mes collègues, aller passer quelques minutes sur ces sites. Si je m'intéresse au foot ou au rugby, je vais avoir les résultats qui m'intéressent en direct au bureau. J'ai une fenêtre ouverte sur le monde entier, en temps réel, sans avoir à attendre le soir, la télévision, que je peux d'ailleurs regarder en temps réel, elle aussi.

Et le soir, notre « lecteur » va rentrer chez lui. Si jamais il a acheté un quotidien le matin, il faut qu'il ait envie de le lire. Et pour qu'il ait envie de le lire, il faut qu'il y ait une plus-value dans ces pages. Et quant à moi, mon problème, c'est de lui faire acheter un journal en sortant du bureau ou à l'heure du déjeuner puisque le *Monde* est un quotidien du soi. Et ça n'est pas évident de dire à cette personne : « Tu dois payer pour de l'information ». Car jusqu'à ce qu'il passe hypothétiquement au kiosque, il n'a absolument rien payé. Il écoute la radio, il a le sentiment que c'est gratuit. Il a pris un gratuit, c'est gratuit. Il a joué avec le web et c'est encore gratuit. Il y a une dévalorisation

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

de la notion journalistique. Car si l'information est gratuite, c'est qu'elle ne vaut rien, qu'elle n'a pas de valeur, même pas marchande. Je vais vous faire part de la manière dont nous avons réagi, nous, quotidien généraliste du soir, fabriqué à Paris, qui se veut de référence ou de qualité. Nous nous sommes trouvés dans une situation assez bizarre parce qu'avec Jean-Marie Colombani, nous avons décidé de développer rapidement un site web qui est devenu un site assez puissant. Selon les classements, il est numéro deux ou trois, peu importe. Nous avons un million de connections par jour et nous passons à deux millions en temps de grosse actualité.

Mais moi, journaliste de la partie écrite du journal, je dois coexister à côté de cela. Je dois continuer à fabriquer un quotidien qui sort l'après-midi, que la majorité de ses acheteurs lisent le lendemain. Et donc, on s'est posé la question de savoir si le web n'allait pas totalement nous cannibaliser. On s'est mis dans l'univers de la gratuité, nous aussi, et on s'est dit : « Au fond, maintenant, quel est notre travail ? Comment doit-on faire pour conserver de la plus-value, pour conserver une valeur singulière qui fait que l'on demande 1.40€ au lecteur chaque jour ? » Dans ce monde où le public a la perception d'être déjà informé, voire surinformé, on s'est dit : « Où est-ce que l'on est concurrencé ? » Une partie de notre travail avec nos rubricards, nos reporters, nos correspondants à l'étranger et en France, est de collecter l'information. Et là aussi, on est concurrencés, et sérieusement, parce que maintenant, tout le monde est dans la collecte de l'information. Cette collecte a échappé aux journalistes. Par exemple, je suis en vacances. Il y a le tsunami. J'ai mon portable. Je filme en direct les effets du tsunami et donc, je collecte l'information et je peux la transmettre. Pas besoin que la télévision française ait

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

un bureau en Asie pour voir des images. Et c'est aussi valable pour ce qui se passe-là, sur la place à côté. Un meurtre, si je suis là, je peux l'enregistrer aussi.

Et donc, sur ce plan-là aussi, la technologie a commencé à concurrencer notre monopole de collecteur de l'information. Il nous reste un avantage, c'est que nous, nous la cherchons systématiquement, l'info, comme des teignes. Ce qui n'est pas le cas du grand public. Mais nous devons savoir que nous avons perdu le monopole de la distribution aussi. Avant, le journal télévisé distribuait la visualisation du cataclysme. Mais aujourd'hui, pas besoin d'attendre les images du correspondant en Italie sur le tremblement de terre du Frioul, ça sert à rien, tout le monde a filmé en même temps que lui. Et ces films, c'est déjà une concurrence. Collecter l'information, tous ces gens le font plus ou moins bien. Ils ont entamé, avec cette technologie, notre monopole de collecte de l'information, et ils ont entamé le monopole de la distribution de l'information parce qu'ils ne vont pas la garder pour eux, ils vont la mettre sur le web, sur YouTube etc.

Nous avons cru également que nous avions le monopole du commentaire et de l'analyse, et finalement nous sommes concurrencés, là aussi, par la floraison des blogs sur le web, compétents, pas compétents, peu importe. Avec cette floraison et l'ouverture 24 heures sur 24 des radios qui ne font que de la nouvelle et de l'interactivité, comme d'ailleurs certaines chaînes de télévision qui segmentent le public par niches, nous avons perdu aussi très largement cet autre monopole. Alors, collecte de l'information, distribution de l'information, commentaire sur l'information au sens large, analyse, ce qu'il faut en penser, les pour, les contre : même la perspective historique est concurrencée par des gens dont ce n'est pas le métier. Nous sommes donc confrontés à ça : fabriquer tous les jours un quotidien généraliste dans cet environnement. Prenons la question

monétaire. Un des bloggeurs du *Monde* (c'est un ancien responsable d'une grande banque d'affaires qui a des qualités d'expert en la matière) est actuellement distribué par *Le Monde*. On l'a donc accueilli. Est-ce qu'il nous fait concurrence ? Avant, le même aurait envoyé une lettre aux journaux, il aurait pu être interviewé ponctuellement à la télévision, ou la radio, mais il n'aurait pas eu quotidiennement une plateforme médiatique sur laquelle faire le commentaire de l'actualité monétaire de manière aussi compétente qu'un journaliste spécialisé sur ces questions. Je ne peux pas faire fi de ça non plus. Je sais que je suis concurrencé dans l'exercice de mon propre métier par des gens dont ce n'est pas le métier à plein temps, et je dois faire quand même un journal qui a sa plus-value singulière et pour lequel j'ai besoin que des gens dépensent de l'argent.

Mon modèle économique est assez simple, finalement. Je fais le journal le meilleur possible, je le vends à des lecteurs et je vends ces lecteurs à des annonceurs. J'ai donc ces deux moteurs. Et je dois coexister dans ma propre entreprise avec un site web très puissant qui agglomère toute cette immense matière première, qui fait aussi du journalisme classique et qui donne la version numérique des articles du papier intégralement. Et je pense, au final, que c'est plus facile de survivre dans une entreprise qui a, en ce qui concerne la presse quotidienne, le papier et le web, que d'être un « joueur simple ». Aujourd'hui, si vous n'avez que le papier, c'est un problème, ça reste jouable mais c'est un problème. Si vous n'avez que le web, c'est peut être jouable, on le saura dans quelques temps. Il y a des expériences en cours. Elles ont deux ou trois ans. Trois ans de *pure players*, comme en dit, qui font du journalisme uniquement sur le web. Je leur souhaite de réussir, mais c'est plus difficile. Je pense qu'on n'est pas trop mal placé

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

quand on a cette double présence, mais il faut l'organiser. Il faut éviter les effets de cannibalisme. Il faut comprendre ce qui se passe dans l'esprit du public et il faut le faire avec une certaine humilité. C'est un public qui n'éprouve plus de façon mécanique, immédiatement, le besoin d'acheter un journal. Je vous l'ai dit, il a le sentiment d'être déjà surinformé, il a la perception que son temps est compté. Je dois donc recréer de la rareté, parce que c'est là qu'est la valeur.

On s'est dit : « Replions-nous sur nos avantages comparatifs ». C'est quoi, des avantages comparatifs, pour un quotidien ? On est dans une phase de transition, beaucoup de nos lecteurs nous achètent pour l'ancien métier que nous exerçons, ils vont au kiosque ou ils s'abonnent. Ils se disent : « Je vais acheter *Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*, et j'aurai de manière assez exhaustive une bonne partie de l'actualité française et internationale. Je leur fais confiance pour être assez réactifs ». Cette presse va bien leur raconter la journée de la veille. C'était ça notre travail, bien commenter, analyser la journée de la veille, la plupart du temps. C'est ça, le cœur du journalisme quotidien. Il est évident que comme je vous l'ai dit tout à l'heure, tout ça a été bouleversé. Nous ne sommes pas le quotidien de l'économie comme peuvent l'être *Les Echos* ou *La Tribune*, nous ne sommes pas un journal qui prétend, de manière exhaustive, raconter le quotidien du sud ouest, ni même l'actualité parisienne. Nous ne sommes pas un quotidien qui est très lié à la vie politique et locale parisienne -hélas, peut être aurait-il fallu le faire-. Nous n'avons pas d'ancrage particulier, de public mécanique. Et donc il va falloir mettre l'accélérateur sur l'analyse, sur la contextualisation, sur le talent dans le récit, et sur le tri, la sélection, la discrimination. Parce que, si nous avons perdu le monopole de la collecte de l'information, si nous avons perdu le monopole de la distribution, si nous avons perdu

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

même le monopole du commentaire, en revanche, nous pensons que notre savoir-faire, c'est aussi dans la capacité du tri dans ce chaos médiatique ambiant. La capacité de dire au lecteur : « C'est payant, mais nous avons fait le tri ».

En principe, il n'y a plus de rumeurs, dans la version papier. Nous avons vérifié. Ça prend du temps. On est rarement les premiers sur le factuel. On peut être les premiers sur les enquêtes approfondies. Mais on a trié, on a discriminé, on a sélectionné, on a chassé tout ce qui ressemble à de la rumeur, on a contextualisé l'ensemble. On va essayer d'analyser, de remettre en perspective. On va donner les clés de l'intelligibilité. On va prendre le temps de faire ce qui prend du temps, comme des infographies. On va, plus que jamais, s'appuyer sur le réseau de nos correspondants à l'étranger. On continue à être fortement déployé en Asie, dans les économies émergentes. On a créé un poste au Brésil à cause de l'impact de cette économie. Toutes ces puissances économiques émergentes qui vont se traduire en puissances politiques émergentes et changer la carte de la répartition du pouvoir mondial. Donc, on a réagi de manière à ce que si j'achète le papier, c'est différent de ce que je trouve sur le web. Si j'achète le papier, j'ai une plus-value intrinsèque au papier. Dans le papier, on assume de faire des choix, on assume de faire de la discrimination, on ne va pas, le lendemain, vous redonner le brouhaha médiatique qu'il y a dans une journée en France, ou même au niveau international. Puis on va essayer de trouver un traitement dans lequel il y aura de la valeur ajoutée.

Avant, c'était plus simple. On avait le monopole du récit sur l'actualité de la veille, on faisait 40 pages, on était très exhaustif. On traitait avec trois ou quatre agences dans le monde, on ajoutait nos commentaires, nos analyses etc. Et beaucoup de nos lecteurs nous

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

achetaient autant pour l'opinion que nous avons que pour la sensibilité que nous véhiculions ou le talent qu'ils pouvaient trouver dans nos textes. Ils nous achetaient aussi pour lire les nouvelles, savoir que, par exemple « la mairie de Bordeaux a décidé de fermer les quais ». C'est fini, ce temps-là.

Donc, nous avons institué une rédaction en chef unique, nous avons une réunion à midi qui dure très longtemps, où tous les chefs de service et leurs adjoints donnent leur menu en pensant que demain, dans l'actualité sociale, il y aura peut-être un conflit car Bercy ne veut pas financer ceci ou cela... Nous avons tout cela et on sait que chaque chef, dans les services, écoute tout cela, avant que tout remonte à la réunion de midi. Alors, chaque chef de service commence à discriminer. Il se dit, sur cette histoire-là, est-ce que l'on aura plus que l'*AFP* demain matin ? Est-ce que l'on aura plus que *Libération* ou *Le Figaro* ou *Les Echos* ? Si c'est non, on n'a pas de plus-value propre. Et donc, chaque fois que l'on a de la plus-value, on ne va pas en rester à une brève, on va appuyer, on va changer la maquette. Ces derniers temps, on est revenu à des articles longs alors que l'on croyait que l'on devait faire un résumé de l'actualité en articles courts avant de la commenter dans des pages de décryptages. Chaque fois que nous choisissons de traiter une histoire de l'actualité, en général, elle ne sera pas en dessous de 4000 signes. Sinon, c'est une brève ou un repaire. Et idéalement, dans un quotidien comme le nôtre, la page, c'est deux colonnes de brèves et de repaire parce qu'il y a encore une partie de nos lecteurs qui veulent retrouver ce *digest* de la veille. Et puis, on va choisir deux ou trois reportages, on va privilégier l'analyse, le témoignage, les choses vues, le micro-trottoir, que sais-je... On recrée de la rareté. Je crois que dans un univers où vous allez être concurrencés par des non-journalistes qui vont véhiculer de l'info avec une technologie

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

individuelle extraordinaire, une actu qui va avoir un débouché collectif grâce au web et à YouTube, vous devez avoir cette préoccupation. Vous faites votre commentaire radio, votre reportage, votre documentaire à la télé. Et, lorsque vous allez apporter votre contribution au récit sur l'histoire quotidienne, en bref, en repaire, en analyse, en reportage, vous devez avoir de la plus-value. Vous devez être celui qui a passé un coup de fil de plus à la police, aux magistrats, à l'association reconnue. Et puis, peut-être, un deuxième coup de fil aussi, pour ne pas être dans la rumeur, pour ne pas être dans ce grand brouhaha médiatique qui caractérise l'univers de l'information aujourd'hui. Voilà ce que nous essayons de faire. Voilà ce que j'essaie de faire avec tous mes collaborateurs chaque jour à midi.

Un site interactif comme celui du *Monde* s'articule sur trois parties. Il y a ce que j'appelle l'information en flux. J'ai la radio dans mon bureau. S'il y a un tremblement de terre, je le sais tout de suite. C'est traité immédiatement par les journalistes du desk du *Monde Interactif*. C'est ce que j'appelle l'info en flux, c'est l'info chaude. Il y a ensuite une deuxième partie, c'est la synthèse. Elle est faite par un professionnel. Le premier travail, la simple relation de l'actualité en flux, ce n'est pas si simple que cela à faire. Il y a l'énorme partie de l'interactivité, le public qui se mêle de nos affaires, ils écrivent, ils commentent, et notre public aime savoir quelles sont les réactions de ces lecteurs. Il faut savoir que nous véhiculons tous les jours 6000 blogs. Enfin, il y a une troisième partie qui est la reproduction des articles du quotidien. A l'avenir, nous allons demander aux journalistes du *Monde*, du quotidien, d'intervenir de plus en plus dans la partie en flux, avec des commentaires brefs, que se soit par écrit, sur la radio du web ou en commentant

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

des vidéos. Et dans le même temps, nous allons monter en puissance, nous le quotidien *Le Monde*, sur cette partie en flux. Et nous allons sortir de la gratuité. Ce qui veut dire que si vous n'êtes pas abonné au *Monde interactif*, vous ne pourrez plus lire les articles du quotidien. Il s'agit toujours de recréer de la rareté.

Et en même temps, nous devons faire avec 800 applications sur l'*iPhone*, là où les gens peuvent lire en bref les articles du *Monde*. Nous déclinons toute une partie de notre production sur des supports divers et moi, mon job, c'est de fabriquer un quotidien différent de tout cela. Si je crois dans l'avenir du papier, c'est parce que je pense qu'il y a un type de lecture papier qui est différent des autres. Il correspond à un autre temps de réflexion, à un autre temps de mémorisation et à un autre temps d'intelligibilité. Ceux qui se donneront le plaisir et le mal de continuer cette relation avec le texte auront toujours dans la tête une manière d'enrichissement différente. Je ne dis pas supérieure aux autres, mais qui a une sacrée valeur. Donc, pour recréer de la rareté comme je le fais dans le quotidien, c'est simple. J'anticipe, je contextualise, je cherche l'enquête originale, je vais là où les autres ne vont pas. Je ne veux pas que les titres de la une du *Monde* ressemblent aux titres de *France Inter* ou de *RTL*. Je ne veux pas non plus que le quotidien *Le Monde* soit un *digest* de l'actualité. Par exemple, je sais qu'il va y avoir la réunion du G20, j'ai ça dans la tête depuis deux mois. Je sais par des hauts-fonctionnaires français qu'il va y avoir une bagarre terrible sur les normes prudentielles que l'on va infliger aux banques. On va débattre des questions des nouvelles réglementations bancaires. Les Américains viennent avec un texte qui nous empoisonne parce qu'il va permettre une concurrence déloyale à nos banques en Europe. Ce texte est directement inspiré de *Goldman Sachs*. Je sais ça un mois et demi à l'avance. Je vais faire une double-page là-dessus. On va

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

enquêter sur *Goldman Sachs*, cette banque d'affaires dont sont issus les principaux responsables du Trésor et de l'économie américaine depuis bientôt 40 ans. Je vais prévoir aussi une petite synthèse : qu'est-ce-que le programme du G20 ? Ça veut dire quoi ? Qui sont les 20 pays qui sont là ? En arrière-plan, quelles sont les batailles politiques ? Je vais le faire, *Le Figaro* va le faire, *Les Echos* va le faire, le web à sa manière va le faire. Donc, je vais traiter le G20 à l'ombre de *Goldman Sachs*, et ce sera mon titre de Une : « Enquête sur Goldman Sachs ». Je ne vais donc pas faire un titre sur le G20 comme tout le monde, comme *France Inter* le matin. Je vais « couvrir » le G20, mais avec mon apport singulier, mes deux pages sur *Goldman Sachs*. Parce que j'ai un bureau à New York, avec une personne très compétente qui est là depuis longtemps et qui est forte en économie. Ce sont quand même des avantages singuliers et ça va justifier le fait que je vende cette information, qu'elle ne va pas faire partie du magma gratuit plus ou moins de qualité.

Et c'est à cet instant que je risque le plus de tomber dans la pathologie de la conférence inaugurale et des « conseils du vieux ». Il faut vous dire que j'étais il y a longtemps correspondant à l'étranger, en Iran, pendant la révolution islamique. Après, j'ai été en poste à Londres. J'ai fait beaucoup de reportages en politique étrangère. Je n'ai pas vraiment de conseils à donner : le journalisme, c'est une aventure collective et individuelle. Moi, je corresponds exactement à la définition du « baby boomer ». J'ai fait des études assez dures. Après, ça a été plus facile. Il ne faut pas vous dire que je n'ai jamais eu d'inquiétudes quant à l'état du marché du travail. Cela dit, je n'en ai pas vraiment pour le marché de l'emploi journalistique aujourd'hui. Sauf qu'il est en

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

recomposition, en transition, en phase de recréation, comme j'ai essayé de vous le montrer. Mais parfois, je me dis : « C'est quoi ce travail et pourquoi tu aimes ça ? » Je suis là avec mon *background*, mon milieu social, mes préjugés, ce que j'ai appris, l'ampleur de mon ignorance aussi. Et je dois raconter : « Il y a eu un attentat à l'église ». Je pense qu'au fond, faire ce job, ça suppose des qualités. Et ces qualités sont le territoire du journalisme.

Je ne suis pas du tout sociologue des médias, je n'ai rien étudié de tout cela. J'ai fait énormément d'économie, de politique étrangère. Mais je ne suis pas du tout familier du décryptage des univers médiatiques, qu'ils soient journalistiques, publicitaires ou autres. Je n'ai aucun savoir là-dedans. Mais en revanche, je réfléchis sur l'article, la pièce, le petit morceau de radio, de documentaire télé, de commentaire. Pourquoi je dis que c'est le territoire du journalisme et non des amateurs ? Parce que la technologie du web n'est pas neutre. Bizarrement, cette technologie porte en elle je ne dirais pas une idéologie, ça ne me paraît pas non plus être un corpus de pensées, mais elle porte en elle un défaut, en tout cas un danger, elle est binaire. Et pas simplement dans le processus de fabrication. Je trouve que le web, pour le moment, même dans ce qu'il s'y fait de mieux, c'est quand même la polémique avant le récit. C'est une manière assez autoritaire de me sommer de me ranger dans un camp. Je suis pour ou contre Polanski. Je suis pour ou contre la mondialisation. Etc. Le web porte en lui ce que les Américains appellent le « *my view.com* ». Si je ne veux avoir que des opinions qui vont dans mon sens, je sais sur quel site aller. Et, de toute façon, à la fin de la journée, le sentiment qui se détache de la masse d'informations que véhicule le web ramène à : « Je suis pour ou contre ».

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

La technologie, non seulement, est binaire, mais je suis sans arrêt sommé dans ma vie de tous les jours d'avoir une opinion sur tout parce que le web véhicule tout, amplifie tout et que je suis sans arrêt mis en situation de me prononcer. D'une certaine manière, la polémique l'a emporté sur l'histoire. Prenons l'affaire Polanski. En tant que journaliste, mon premier boulot, avant de porter un jugement, est de dire : « Que s'est-il passé dans la villa ? Quelle a été la transaction avec le procureur ? Que s'est-il passé avec le représentant de la justice de Californie pour qu'il s'en prenne au procureur ? Sur quoi ont-ils transigé ? Comment le délit a-t-il été qualifié ? » En tant que journaliste, ça, ça m'intéresse. Ça m'intéresse plus que de porter un jugement. Mais j'ai le sentiment que le web nous impose de nous ranger sans arrêt dans un camp ou dans un autre. Je ne dis pas que, *in fine*, je peux avoir une opinion sur cette histoire, mais je dis que d'abord, en tant que journaliste professionnel, j'aimerais bien la restituer et évacuer quelle est la part de rumeur qu'il y a autour.

Je me dis qu'au fond, ce que j'aime dans ce travail, c'est le récit avant le jugement. Dans ce travail, je me suis toujours méfié, autant que faire se peut, de mes préjugés liés à qui je suis, à mon identité économique, sociale, familiale, à mes prédispositions. J'ai eu souvent à lutter contre mes émotions parce que j'ai couvert des choses très violentes. J'ai toujours pris le temps de me calmer avant d'écrire. J'ai développé cela de façon naturelle dans mon évolution intellectuelle. Je suis doté d'un épuisant sens du doute et du scepticisme qui fait que je n'ai jamais très bien dormi dans l'exercice de ce travail. J'ai développé une obsession de la précision et du témoignage le plus précis. Et je pense que, sur tous ces territoires-là, en développant toutes ces qualités-là, je me retrouve avec un

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

avantage comparatif, dans le récit de l'actualité, par rapport à tous ceux qui prétendent y avoir accès. Et enfin, quand je me demandais tout à l'heure : « Au fond, pourquoi j'ai tant aimé ça ? », c'est aussi pour vous dire que j'ai la passion de la langue. Je suis quelqu'un d'enthousiaste pour des causes que j'ai passionnément aimées, j'ai voulu imiter mes maîtres, les reproduire.

Une fois, Jean-Paul Sartre a dit à un journaliste que j'ai beaucoup admiré, Olivier Todd, -qui a été un très grand reporter sur la guerre du Vietnam et qui a bien couvert l'Angleterre, un pays qui m'est cher- : « Vous êtes journaliste pour ne pas écrire des livres ». Je ne dirais pas que moi, j'ai la prétention d'écrire des livres, mais je suis journaliste parce que j'ai la passion de cette langue. Et là encore, je dirais que ce n'est pas simplement une affaire de goût. J'étais stagiaire, au tout début de ma vie professionnelle, en Amérique, à Washington et à New-York, dans la chaîne *ABC NEWS*. C'était pendant l'été du Watergate, où le Président Nixon a dû démissionner sous la pression de la justice et de la presse, notamment celle du *Washington Post*. Et j'étais frappé par le soin avec lequel les chroniqueurs radio de *ABC NEWS* travaillaient. Ils prenaient un temps infini pour écrire dix lignes, du temps aussi pour choisir les mots. Ils avaient le souci d'avoir toujours la meilleure écriture, celle qui véhicule le mieux la langue : objet, verbe, complément. Ils avaient l'obsession de trouver le terme le plus précis et le moins jargonnant, le plus approprié, descriptif, le plus propice. Ils s'efforçaient d'écrire au présent, de trouver le rythme qui véhicule le mieux le français, de chasser les adverbes et les adjectifs. J'ai fait ce travail-là.

Je suis un passionné, un amoureux du français. Et si vous développez aussi cette passion, ce perfectionnisme de la langue en chassant tout ce qui est précieux, toutes les

La conférence inaugurale d'Alan Frachon

facilités techniques ou idéologiques, si vous développez une attitude de doute et de scepticisme tout en conservant vos convictions, vous avez un avenir dans ce métier. Si vous n'avez pas peur de vous attaquer à la complexité parce que vous allez avoir le récit d'une époque compliquée à faire, et enfin si vous êtes sûrs de vouloir votre récit à vous, qu'il porte sa propre singularité parce que vous aurez passé un coup de fil de plus ou parce que vous aurez pris le temps de voir, alors là, toutes les portes vous sont ouvertes. Et je vous souhaite bonne chance.